

Jean-Sébastien Hongre

Un père en colère

Max Milo
R O M A N

© Max Milo Éditions
Collection Roman, Paris, 2013
www.maxmilo.com
ISBN : 978-2-315-00388-4

À ma mère, pour tout ce qu'elle m'a transmis



1

Stéphane remonte la rue principale de Saugny au ralenti, pour se donner le temps, se calmer, reconstituer quelques forces après une journée éprouvante. Au coup de fil de Nathalie, il a deviné qu'il aura besoin de sang-froid. Il lui faudra contrôler son agacement et les effets de la fatigue accumulée. De rares piétons, tête baissée, ombres craintives, se hâtent de rentrer chez eux. Stéphane entend presque les verrous des serrures qui claquent derrière eux lorsque, enfin, ils atteignent leur asile pour la nuit. Cela fait plusieurs années que dans cette petite ville de banlieue, la rue est désertée dès la fin du jour.

Il gare sa 106 le long du trottoir, devant la grande maison en briques rouges. À peine le seuil franchi, il soupire : les cendriers pleins, la boîte de pizza par terre, la dizaine de canettes de bière 8-6 vides sur la table, tout ce désordre lui donne la nausée. Il a un haut-le-cœur tandis qu'il progresse lentement dans la pièce. Il slalome en évitant tout contact avec les détritrus, s'oriente à la musique et aux rires en grimaçant. « Ils » sont là, cela ne fait pas de doute,

songe-t-il. Devant l'entrée de la cuisine, il se fige malgré lui ; ses muscles se rétractent, tout son être se recroqueville, comme pour se prémunir d'avance des coups qu'il risque de prendre. Cela l'humilie d'être à 48 ans dans cet état de fièvre, lui qui sait gérer son stress au bureau. Mais il doit passer par là pour retrouver Nathalie, répondre à son appel à l'aide, l'extraire du piège. En bruit de fond, un animateur radio s'esclaffe avec de jeunes auditeurs sur les « fellations profondes », avant d'annoncer la session « Rap Anthologie » et le groupe Lunatic.

En poussant la porte, Stéphane est saisi à la gorge par une épaisse fumée et une odeur de haschisch qui lui brûle les narines. Il découvre quatre jeunes d'une vingtaine d'années dont, face à lui, un beur aux tatouages imposants qu'il connaît de vue, Rachid. À sa gauche, Kamel, un autre jeune beur, un maigrichon à la tête de fouine qu'il se rappelle avoir souvent croisé. L'un roule un joint, l'autre se sert un whisky. Au bout de la table, Léa se tartine un sandwich avec du pain de mie et du jambon sous vide. Fred, de dos, rigole bruyamment, puis cesse lorsque les regards de ses amis se fixent sur Stéphane. Le voilà qui se retourne.

Avec son oreillette branchée à l'iPhone, son survêtement de marque, ses bagues de mauvais goût, Fred ressemble à la version « blanc » d'Anelka ; même apparence « *bling-bling* », même air suffisant, même allure d'adolescent révolté à deux doigts de sortir de la pièce en claquant la porte, et dans les yeux une lueur provocante et agressive. Il a encore forci, tout en muscles. L'apparente puissance de son corps est sûrement indispensable dans

son monde, songe Stéphane. Lui a toujours traîné un physique maladif d'intellectuel. Il n'a jamais vraiment aimé ce corps maigre, instable, souvent atteint de bronchites chroniques durant sa jeunesse, sans cesse en trahison ouverte, le poussant à se réfugier dans les livres, les jeux de l'esprit, et plus tard dans les innombrables mystères des mathématiques. Son corps a comme refusé de prendre de l'assurance, lui léguant avec le temps la taille d'un grand enfant chétif et des bras trop maigres. Avec l'esprit logique par lequel il analyse chaque chose, il a conclu depuis longtemps que son physique, quoi qu'il fasse, le desservirait. Il a décidé de ne pas lui donner d'importance, de l'oublier en quelque sorte, de se développer « ailleurs ».

Pourtant, là, Stéphane est rempli d'une fierté incontrôlable devant la virilité de Fred. Il sait bien pourquoi. Il sait aussi que derrière les apparences de la violence brute, une intelligence reptilienne rampe masquée, adaptée à ce milieu.

Léa porte les mêmes Nike que son frère et le survêtement de rigueur, mais de couleur noire. Ses cheveux rasés, son piercing au nez contrastent avec le charme de son visage doux et avec la désarmante fragilité qui naît de son corps menu. Mais l'accueil est glacial : elle ignore Stéphane, concentrée sur la préparation de son sandwich, déléguant à son frère la gestion de la situation. Du haut de leur vingtaine d'années, tous les deux affichent des mines de cadres surmenés, les yeux cernés, les traits tirés. Ils ne sont pas oisifs, c'est évident, et ils se posent en gagnants, fiers, apparemment sûrs d'eux.

Stéphane, avec une voix qu'il veut posée, leur dit bonjour. Ils ne répondent pas. Fred jette un œil rapide au groupe avant de l'interpeller :

— Qu'est-ce que tu viens faire ici ?

Stéphane ne parvient pas à réagir.

Léa a le nez dans son jambon beurre, Fred et les autres le fixent. Tous lui font sentir qu'il est là sur leur territoire. Quelques secondes passent tandis que la radio agresse Stéphane :

*« Nous, à défaut on impose nos lieux de non-droit
Maintenant, ils regrettent ces voitures qui brûlent
Qu'on n'change pas un homme en cellule
Où quand la nuit notre victime hurle. »*

— Alors quoi ! Qu'est-ce que tu viens faire ? répète Fred.

— Je viens voir votre mère.

— Je n'ai pas trop envie que tu lui prennes la tête. Elle est fatiguée ces temps-ci, maman. Elle se repose. Vaudrait mieux que tu repasses un autre jour.

— Mais elle m'a demandé de passer !

Fred sourit, puis s'adressant à Rachid :

— Hé, Rachid ! Je crois bien qu'il n'a rien compris ! Il croit qu'il peut venir quand il veut, sans prévenir, à la fraîche. J'te jure, c'est abusé !

Le jeune Rachid sourit, l'œil mauvais, et intervient :

— Perso, j'trouve qu'on te manque de respect de débarquer comme ça, sans demander l'autorisation, alors que t'es tranquille avec tes potes !

Fred se tourne vers Stéphane :

— Tu vois, Rachid, il est d'accord avec moi. Alors, t'as compris ? Le mieux, c'est que tu rentres à Rispa.

— Personne ne m'empêchera de voir ta mère, lui répond calmement Stéphane.

Fred se fige. Rachid sourit, saluant des yeux les haines invisibles libérées en un instant. La tension est montée d'un coup, une densité palpable, que le flot musical électrise. Kamel et Léa, apparemment indifférents, ont collé leurs regards contre la table, l'un, pour rouler un joint, l'autre pour finir son sandwich.

Fred se rapproche maintenant à quelques centimètres de Stéphane, souffle contre souffle. Il le dépasse de dix bons centimètres. Il pivote la tête légèrement de côté, pratique d'insaisissables mouvements de va-et-vient, comme de minuscules incursions dans l'étroit espace qui les sépare. Stéphane demeure immobile face à cette énergie noire à quelques centimètres de lui.

— Quoi ? Elle a encore pleurniché ? À cause de la teuf d'hier ? C'est ça ? Tu viens faire ton toutou comme la semaine dernière ? Elle siffle et tu rappliques ?

— Trop de la balle, ricane Rachid en regardant Kamel.

Stéphane encaisse, se répète qu'il ne doit pas s'abandonner à la colère, ni chercher à convaincre, juste avaler son orgueil. Il l'a ravalé tant de fois pour garder un semblant de contact avec « eux ». À travers les enceintes, le rappeur poursuit son travail de sape :

*« ... J'aime qu'on soit soudé chez nous
Même les culs-de-jatte donnent des coups d'genoux... »*

— Mais tu crois quoi ? Que tu vas l'aider comme ça ? poursuit Fred. T'es vraiment à la masse ! Tu sais bien qu'elle est à la rue ! Alors pourquoi tu ne la laisses pas tranquille ? Pourquoi tu viens foutre ta merde ? Si tu voulais l'aider, c'était avant qu'il fallait le faire !

Fred lui postillonne sur le visage. Il faudrait s'échapper, mais les pieds de Stéphane sont collés au sol. Il ne bouge pas, le visage toujours à quelques centimètres de celui de Fred. Curieusement, il a laissé le rythme du rappeur pénétrer en lui. Il sent un allié inattendu dans cette voix lourde et menaçante. Ça lui donnerait presque la force de répondre, de casser l'insolence de Fred, de lui donner une bonne correction, une fois pour toutes. Mais c'est un peu tard. Son ami Rachid observe la scène, en embuscade. Léa, indifférente, insère des cornichons dans son jambon beurre.

*«... La taule c'est la pression, nourrit l'instinct d'révolution
Donc nique sa mère la réinsertion... »*

— Allez, réveille-toi. Faut que tu partes, maintenant ! Qu'est-ce que t'attends ?

Maintenant, Fred repousse Stéphane d'une pichenette légère sur son épaule.

— Ne me touche pas ! Je suis ton père quand même ! se libère Stéphane.

Fred, qui n'a pas bougé d'un pouce, éclate de rire. Il se retourne :

— Matez-le, comme il est venter ! C'est peut-être l'odeur du shit ! Hé, Rachid ? Tu l'as achetée où, cette merde ? Papa,

faut l'excuser, il y a trop de demande en ce moment ! Pas vrai, Rachid ? Putain, Papa, t'as l'air tout pâle ! T'es cassé ? Elle va rien comprendre maman, quand tu vas causer !

Tous rigolent un bon coup et Fred va s'asseoir devant ses amis, sans aucun regard pour son père. Maintenant, Stéphane recule, lentement, le regard dans le vague. Juste avant qu'il ne disparaisse derrière la porte battante, Léa a tout de même hésité un court instant, et, il a perçu en elle un peu de compassion ; comme si, finalement, elle estimait que son frère était allé trop loin. Au final, elle n'a pas bougé.

Stéphane s'éloigne dans le couloir, abandonnant derrière lui une tranche de lui-même, l'estime de soi piétinée, le lien filial désossé.

— Quel petit con ! se répète-t-il en s'accroupissant en bas des marches, tremblant, les dents serrées.

Il imagine, la veille, la maison envahie d'une trentaine de jeunes de la cité voisine, la musique à fond, les rires, les hurlements, les débuts de bagarres. Nathalie n'a pas dû beaucoup dormir. C'est pour cela qu'elle l'a appelé. Car elle n'avait pas grand monde à appeler. Cela fait plusieurs années qu'elle n'a plus besoin d'un carnet d'adresses. Les deux seuls numéros qu'elle connaît par cœur sont ceux de son père, Bruno, et de son mari. Stéphane reste assis, les mains sur le front, en bas des marches. Il se dit qu'il n'y a que lui qui peut comprendre l'extrême solitude dans laquelle la dépression et probablement ses enfants ont progressivement enfermé Nathalie. Aujourd'hui, au téléphone, elle a appelé Stéphane au secours. Et maintenant, ça suffit. Il a décidé de réagir, quelles que soient les objections de Nathalie. Car depuis

Un père en colère

des mois, il le sait, Fred et Léa élèvent une tour pour isoler leur mère, une tour entourée d'un fossé qui s'est rempli des pleurs silencieux qu'elle n'a plus la force de retenir, cloîtrée dans sa chambre.

2

Il monte, parvient à l'étage, devant la porte entrouverte. Nathalie ne semble pas l'avoir entendu. Elle est assise en tailleur, au centre du lit, des dizaines de photos étalées sur la couverture. Elle joue de ses doigts avec les extrémités des manches d'un de ses pyjamas. Il la trouve émouvante.

Stéphane balaye la chambre du regard et retient un cri. Sur chaque mur, sur la porte de la salle de bains, sur les pans en bois des deux armoires, au plafond, et même sur chaque carreau de la fenêtre, sont collées de manière anarchique des centaines de photos. Certaines sont agrafées directement dans le plâtre, d'autres punaisées ou scotchées. Partout Fred et Léa, et pas une photo qui ne les montre après 10 ans. La pluie frappe contre les volets fermés ; Stéphane se noie dans le spectacle de cette chambre transformée en musée. Les photos pendent aux murs dans diverses positions, comme des papillons morts. Aucune cohérence chronologique, si ce n'est que toutes ces photos se limitent à la période de l'enfance.

Son regard se suspend à l'une d'elles ; Léa lui sourit, éclatante, baignée des lumières claires de la mer. Les dunes à l'arrière paraissent comme le prolongement d'un désert vierge. Elle a 5 ans. Il pensait alors avoir greffé à jamais une chaîne entre leurs deux cœurs. Il a été si proche de sa fille, complice, ami de jeu, père réconfortant. Et puis, un jour, tout a changé. Elle est devenue indifférente, ingrate, vorace d'indépendance. Année après année, cette distance l'a torturé comme un surin remué dans le cœur. Il espère encore réveiller, un jour, un peu de cette sorte d'amour dont on raconte qu'une fille éprouve à vie pour son père. Pourtant, en bas, dans la cuisine, quand son fils l'a humilié, Léa n'a pas bougé.

Une autre photo. Fred se tient dans le salon, dos au mur, des jouets plein les pieds. Il sourit. Il vient de sortir de sa chambre, débordant d'une énergie si inutilement dépensée, à l'aube. Un beau moment.

« Il y a eu du merveilleux à avoir donné la vie, mais avec le temps ne sont demeurés que les devoirs, sans aucune compensation », songe Stéphane.

Son regard revient sur Nathalie, dont le visage est éclairé d'une affection profonde et puissante. Les yeux joyeux, elle saisit à nouveau une photo dans la boîte à chaussures à sa droite. Elle doit probablement être en train de sélectionner celle qu'elle accrochera au mur ce soir. Un rire gras monte du séjour et la perturbe. Elle lève la tête, sursaute en découvrant Stéphane, puis range maladroitement les photos.

Lui observe son visage qui se charge brutalement de marques de fatigue. Il y demeure toutefois une beauté

intacte, une aura qui ravive les douleurs de la séparation, attise la sensation de gâchis. Le charme palpite encore sous la lassitude.

— Ah, te voilà... excuse-moi de t'avoir fait déplacer, je sais bien qu'avec ton travail, ce n'est pas facile...

Stéphane ne dit rien, s'approche, dépose une bise sur sa joue et s'assoit sur le côté du lit. Elle poursuit :

— Tu sais, on en a souvent parlé, les enfants... enfin, j'ai bien réfléchi ces derniers jours et je voulais te dire que tout ça... c'était sûrement perdu d'avance. On aurait dû partir, ne pas chercher à jouer les don Quichotte... c'est toi qui avais raison. Je m'en rends bien compte...

— Arrête, tu sais bien que ce n'est pas ça. Je suis responsable aussi et puis, on ne sait jamais, les choses peuvent encore changer. On peut essayer de les faire changer !

— Tu leur as parlé un peu ?

— Oui... oui un peu... des banalités...

Stéphane n'ose pas la regarder. Il se doute qu'elle a entendu au moins une partie de leur échange. Nathalie se met alors à sangloter, silencieusement. Stéphane la prend dans ses bras, réalisant à quel point elle est amaigrie, vidée de toute énergie. Son visage gris, ses cernes, les creux dans ses joues, on dirait une junkie. Il lui tient la main. Cela fait tellement d'années que ça ne va plus, songe-t-il. Et il n'a pas toujours su comment l'aider. Alors, maintenant, il faut réagir.

— Tu devrais venir vivre chez moi quelque temps, tente-t-il enfin.

Elle relève la tête, s'essuie les yeux avec un Kleenex.

— Tu cherches un plan cul ?

Il sourit.

— Non, vraiment, ça te ferait du bien de sortir, de...

— De ce piège ? Je m'y suis adaptée. Et puis, tu sais, avec Léa, on discute parfois, de choses anodines. Elle se montre plutôt douce avec moi, quand son frère n'est pas là.

— Tu t'es peut-être justement trop habituée. Tu supportes l'inacceptable, tu as simplement augmenté ta capacité à encaisser. Je te l'ai dit mille fois, ça fait trop longtemps qu'on se contente de gérer la situation. Maintenant, on doit se sauver nous-mêmes si on veut sauver Fred et Léa. Il doit bien y avoir une solution.

— La solution ? Il n'y a pas de solution, en tout cas pas tout de suite. Tu veux m'aider à choisir une photo ?

Stéphane la regarde. Il saisit la boîte à chaussures et la lui tend. Ils se mettent à jouer avec ces photos, à sourire aux souvenirs agréables, au temps d'espérance et d'insouciance. Leurs paroles sont rares.

Des cris montent soudain de la cuisine. C'est Fred qui s'énerve. Nathalie se tend, figée.

— Déjà bébé, il hurlait toute la nuit, soupire-t-elle.

Stéphane ne répond pas. Il se rappelle les deux premières années, durant lesquelles Fred, bébé, les avait empêchés de dormir. Nathalie voulait qu'ils l'emmènent voir un pédopsychiatre. Stéphane avait refusé. Il se dit aujourd'hui qu'il aurait dû suivre l'instinct de sa femme. Il avait refusé de l'entendre, convaincu de pouvoir régler ça tout seul. Orgueil mal placé, lui avait-elle reproché.

Il lève les yeux vers le mur, navigue sur les photos de la petite enfance. Il se souvient de cette période sombre,

un long tunnel sans issues apparentes. Jour après jour, semaine après semaine, comme la mer grignote implacablement la pierre, le manque de sommeil les avait peu à peu abandonnés à un état de fatigue permanent. Il les avait livrés à un douloureux et incommunicable état, une longue dérive léthargique. Il était devenu le voyageur clandestin de leur couple, un crabe qui pinçait leurs nerfs jusqu'à provoquer un cri de trop, une parole qui dépassait la pensée, mais qui blessait malgré tout. À cette époque, un soir qu'ils étaient épuisés, d'un ton neutre, Nathalie avait vidé son sac :

— Tu sais, je crois que, malgré eux, les enfants séparent les parents en silence. C'est une tendance naturelle contre laquelle il faudrait lutter. Ils remplissent nos vies de logistique, d'intendance, de devoirs de toute sorte, de culpabilité aussi et nous deux, après, on n'existe plus que pour eux. Des ogres... Vraiment, enceinte, je n'imaginai pas cette intendance permanente qui allait naître de mon ventre, le travail que ces deux bébés inaptes à tout imposent. Même si je les adore, tu le sais bien. Regarde, la machine à laver n'en finit pas d'avalier et de régurgiter leurs pyjamas, leurs T-shirts maculés, leurs bodies, leurs chaussettes, leurs bavoirs, et aussi tes chemises. En élevant nos enfants, je crois bien que je cesse de vivre pour moi. Je suis devenue vieille.

— Tu es malheureuse ?

— Ça va aller mieux quand on pourra dormir. Au fond, je me plains, mais j'aime bien ce désordre que nos deux enfants sèment à tout instant. On dirait que notre maison respire à pleins poumons...

Stéphane se rappelle qu'il l'avait prise dans ses bras, et ils avaient fait l'amour pour la première fois depuis des mois.

Maintenant, Stéphane se penche vers la boîte à chaussures. Il saisit méticuleusement trois clichés.

— Alors, laquelle de ces trois-là mérite qu'on la place en face ? demande-t-il à Nathalie

Une heure plus tard, elle s'est endormie. Stéphane descend. Fred, Léa et leurs amis sont sortis. Il a beau retourner les arguments depuis des semaines, il sait qu'aucune discussion rationnelle avec ses enfants ne sera possible. Que faire ? En quittant la maison, Stéphane ne peut se défaire d'une angoisse croissante, quelque chose comme la peur d'une chute dans le vide.

3

Il fait nuit. Rachid est parti en virée à Paris en faisant crisser les pneus de son Audi. Kamel marche avec Fred le long de l'allée qui remonte vers la cité. Leurs épaules se touchent parfois. Ils viennent de quitter la maison. À quelques pas, Léa les suit.

— Putain, t'as balancé à ton père ! Il était mal. Ca m'a mis mal à l'aise... tente Kamel.

Fred fronce les sourcils.

— Qu'est-ce que tu crois ? J'allais pas le frapper, t'es ouf. Mais bon, il ne faut pas qu'il croie qu'il peut se pointer comme ça. Imagine qu'on soit en train de bosser !

— Déjà qu'on a rendu ouf ta reum avec la teuf d'hier soir...

— Vas-y, lâche-moi, t'as bien kiffé hier soir. Il y avait plein de monde ! Même Rachid n'en revenait pas. Alors quoi ? Tu crois que j'avais le choix ?

Dans cette dernière phrase, Kamel a senti de l'exaspération, presque un soupçon de menace. Il sait qu'il doit beaucoup à Fred. Pourtant, il regrette presque ces temps

où ils étaient tous les deux unis, car victimes, solidaires dans la peur. Kamel observe depuis des années son ami changer, devenir plus intransigeant. Avec sa sœur, ils ont colonisé la maison familiale. Cela facilite les choses, d'autant plus qu'elle est située légèrement en dehors de la cité, et qu'une descente de flics y est peu probable. On y stocke beaucoup. Kamel n'aime pas trop ça. Les voir enfermer leur mère dans une prison d'intimidations le gêne.

— Tu devrais peut-être changer de planque ? Pour ta mère ? Elle est un peu en train de craquer, non ?

Fred se met alors à hurler que « cela ne regarde pas Kamel, que de toute façon, sa mère est dépressive, à cause de son métier de merde, à cause de Stéphane qui a toujours été esclave de son taf de merde, à cause de "l'histoire" avec Bamba, et d'ailleurs, Bamba, ils auraient mieux fait de demander à Rachid de l'achever il y a cinq ans, de lui crever les yeux, à ce fils de pute, de lui rentrer les couilles dans la bouche ». Il faut toute la persuasion de Kamel pour empêcher Fred d'envoyer quelques brutes se défouler à nouveau sur le pauvre Bamba.

— Tu sais, elle est comme ça, ma mère, alors il n'y a rien à faire, conclut Fred sèchement.

Parvenus en bas du bloc, ils retrouvent quelques connaissances. Après quelques bières et pétards, Fred et Kamel rient en se remémorant leur enfance :

— Si tu veux, je pourrais t'aider, on serait à nouveau ensemble, tente Kamel sans y croire.

— Écoute, Kamel, arrête ton délire, tu sais ce que tu dois faire. Alors, fais-le. « On » n'a pas fait tout ce chemin pour rien, lui répond Fred en souriant.

— Oui, je sais. Tu as raison.

Léa se tient à l'écart, silencieuse comme souvent, les yeux dans le vague. Kamel sent bien qu'elle n'aime pas trop traîner en bas des blocs avec les petits frères. Elle les trouve plus incontrôlables qu'avant. Depuis toujours, elle émeut Kamel. À mesure qu'il l'a vue se refermer, un mystère s'est ajouté au charme qu'elle exerce sur lui. Il n' imagine pourtant pas en être digne ; il a trop conscience de son physique de cloporte, comme ils disent, les autres. Il espère simplement une amitié ouverte. Malheureusement, avec le temps, il a l'impression qu'elle l'évite, sans doute pour repousser les souvenirs noirs. De toute façon, il n'a plus le temps pour ça. Il est face à l'épreuve de sa vie, un moment critique l'attend bientôt, et peut-être, tout au bout, son évasion définitive de la cité.



Stéphane roule sur la chaussée humide et glissante, croise quelques voitures inquiétantes. Il est minuit, l'heure des débuts de soirée, des premiers alcoolisés, l'éveil des prédateurs. Des blocs d'immeubles gris alternent avec des magasins d'accessoires pour automobiles, des parkings, des *hard discount*. Les embranchements vers des ZAC et des ZUP s'enchaînent, et l'on ne sait plus très bien si l'on est en ville, sur l'autoroute ou dans un centre commercial hideux.

Stéphane, qui connaît ce parcours par cœur, s'est toujours étonné qu'un jour, on ait pu concevoir ce fatras de béton. Sans doute croyait-on n'avoir aucun autre choix, comme à chaque fois qu'une horreur se produit sur Terre.

L'horizon de Paris s'étend enfin devant lui, apaise son regard, le rassure un peu. Stéphane se gare à deux pas de la porte de Clichy. En rentrant chez lui, il s'avachit sur le canapé. Il songe que ses enfants auraient pu être élevés ici. Tout aurait peut-être été différent à l'intérieur

des murs de la capitale. Agacé par ces pensées, il se lève et rejoint sa chambre. Il ferme les volets, se couche sans attendre, pressé de dormir. Il aurait préféré que ce soit la fin du week-end et non le début ; il aurait préféré, dès le lendemain, pouvoir se noyer dans ses projets, jouer un rôle au bureau, faire disparaître les images insupportables qui s'entrechoquent dans sa tête ; la détresse de Nathalie, la haine dans les yeux de son fils, l'indifférence dans ceux de sa fille, et cette phrase qui se répète à l'infini : comment ai-je pu accepter ça ?

Une étrange envie d'être à nouveau proche de Nathalie monte en lui, le désir de veiller sur elle, l'espoir de sauver quelque chose de sa famille...

Le lendemain, vers 13 h, il s'éveille, la culpabilité au ventre, l'esprit bloqué, la bouche pâteuse. Il se prépare lentement un espresso, une tranche de pain de mie grillé, et s'installe sur son fauteuil en cuir. Il observe avec mépris les moulures des murs de son deux-pièces, cette location à bon prix qui n'a jamais été chaleureuse.

Des murs blancs et immaculés, une absence totale de photos, ici, rien n'a changé d'un pouce depuis le jour de son emménagement. Il songe à son passé ; quelque chose se fend en lui. Il se frappe les genoux avec les poings, se demande ce qui lui arrive. On ne devrait jamais héberger en soi ces pensées terribles sur ses propres enfants, se dit-il. Mais comment accepter ce que Fred et Léa font subir à leur mère ? Comment accepter qu'ils l'aient manipulée au point qu'un mur de photos soit devenu le seul miroir où elle puisse se regarder ? Se condensent

des années de patience, d'acceptation, de compromis. Une force de destruction est à l'œuvre dans son propre foyer. Est-ce parce qu'il a abandonné le champ de bataille ?

Au même moment, à quelques kilomètres, Nathalie, porte entrouverte, écoute ce que Fred, Léa et leurs amis se disent. En bas, on parle « coke ». Il semble qu'à 30 euros le gramme de cocaïne, en soirée, et plus seulement dans les beaux quartiers, on n'hésite plus à faire la queue devant les toilettes pour se tartiner le nez et faire « comme les artistes ». Alors on vient s'approvisionner à Saugny. Une aubaine pour Fred et Rachid. Un business en pleine expansion.

Ils doivent aussi en consommer pas mal eux-mêmes, se dit Nathalie. Cette instabilité d'humeur ou cette sensation de « toute-puissance » qu'ils arborent laisse peu de doute. C'est assez déprimant. De toute façon, elle ne va pas bien. Elle devine que Stéphane n'est pas lui non plus au mieux. Il semble démuné. Et encore, il ne connaît pas tout. Il ne sait rien de ce Rachid qu'il a croisé la veille et qui est devenu le « boss » incontesté du territoire. Il fait peur, ce gamin. Il a depuis longtemps une prédisposition au mal, un penchant certain pour la domination des autres. Elle, à force d'entendre leurs conversations, elle a compris que Fred et Léa sont devenus les plus gros revendeurs de coke de Rachid. Elle qui pensait qu'ils ne dealaient que du shit.

Léa, avec son éternelle allure d'enfant, entre dans toutes les maisons, rassure, joue de son « innocence ». De son côté, Fred a, semble-t-il, mis en place une logistique puissante et un circuit de distribution à l'efficacité

redoutable. Il gère de nombreux vendeurs, qui défilent une fois par semaine à la maison, des gamins, certains d'à peine 10 ans. Tout ce petit monde est payé cash. Pôle emploi, c'est ici songe Nathalie. Pour moi qui aimais faire du social, je suis comblée... L'ascenseur social fonctionne à plein régime, et son moteur tourne aux substances chimiques. D'ailleurs, Fred adore jeter des liasses de billets sur la table pour me narguer. Il est bien de son époque. Nous, ses parents on est des « loosers » à ses yeux.

Au moins, cette réussite les rend moins directement agressifs avec elle. Ils la laissent tranquille tout en occupant le terrain. Fred se pose en maître de maison. Il l'a fait comprendre la veille à son père. Elle a bien entendu la scène. Elle n'en peut plus. Même son mur de photos ne cache plus les moisissures. Longtemps, en mère, elle a pensé que Fred et Léa pouvaient avoir besoin d'elle. La réalité, c'est que maintenant, elle se sait totalement inutile. Elle l'a compris récemment : c'est même son départ qui peut encore les sauver. Car au fond, inconsciemment, sa présence doit tout de même les rassurer. Il est plus facile de faire des bêtises quand maman regarde sans rien dire.

C'est fait, tout est prêt. L'obscurité du crépuscule la protège du regard des voisins. Devant elle, trois sacs-poubelle de 30 litres doublés, pleins à craquer, qu'elle a descendus avec effort de sa chambre. Cette fois, Nathalie ne peut plus revenir en arrière, il faut les faire rentrer dans la petite Clio. C'est curieux que toute sa vie tienne là-dedans. Elle peine à les placer sur la banquette arrière. Elle pousse, se contorsionne, fait entrer le premier, dont elle déchire un coin, jure, insère le second en se disant que le destin s'acharne à s'opposer à elle, redouble d'efforts. Elle se presse, enfourne le troisième sac-poubelle dans le coffre et se met au volant. Il ne faut pas qu'elle tarde, les enfants pourraient la surprendre ; elle aurait honte sans doute. Elle est suffisamment déterminée pourtant, elle sait enfin ce qu'elle va faire. Elle a beaucoup réfléchi en triant les photos. Le combat était truqué. Depuis des années, avec Stéphane, ils font face à de sombres forces de déshumanisation de leurs enfants, des puissances souterraines, destructrices de valeurs que des siècles d'efforts étaient péniblement parvenus à faire

émerger. Ou alors ces valeurs n'ont jamais vraiment existé, c'étaient des fantômes, des leurres, un décor de carton-pâte.

La civilisation occidentale se termine en queue de poisson dans une impasse de banlieue, au rythme du hip-hop, au son des cascades de Hollywood, à l'ombre du star-system. Nathalie démarre, l'esprit plein d'idées confuses, puis, allume le chauffage.

Maintenant, elle roule, s'éloigne du centre-ville et, en sortant de Saugny, elle se détend, cesse de jeter des coups d'œil dans le rétroviseur. Elle a rejoint les anonymes. D'ailleurs, elle ne déposera pas ses sacs dans la décharge de Saugny, elle ne veut pas qu'on puisse les retrouver. Après six kilomètres, elle se range à côté du parking d'un hypermarché. Quelques ombres découpent la zone éclairée de néons agressifs. Elle sort de la voiture et jette les trois sacs dans une benne, sans éprouver la moindre émotion. Elle est déjà repartie. Pour l'instant, elle ne craque pas, tient le découragement à bonne distance. En somme, elle ruse avec elle-même.

Elle est persuadée qu'en partant, elle ouvrira la possibilité d'un futur, mais lequel ? Elle se demande ce qu'il adviendra de ses enfants. Comprendront-ils qu'elle devait partir, les quitter ? Sans doute que ça les arrangera, qu'ils seront satisfaits de disposer de la maison, que ça les rassurera même de la savoir ailleurs. Ou pas. Car loin de maman, leurs activités vont apparaître pour ce qu'elles sont : rien.

Et Stéphane ? Elle songe à lui, à leur passé, à leur rencontre il y a plus de vingt ans, à ce jeune homme de petite taille à l'allure de scientifique qui passait curieusement d'un rayon à l'autre, ce jour où ils se sont rencontrés

dans une librairie. Il paraissait étrangement « décalé », isolé dans son monde par une sorte de manie ou d'obsession. Jusqu'ici, dans le 3^e arrondissement de Paris, elle avait côtoyé tout un tas de garçons brillants, qui savaient se mettre en valeur, attirer la lumière à eux, jouer d'esprit en public. Mais ils l'ennuyaient, elle qui rêvait d'enseigner, de causes sociales à défendre, d'altruisme. Stéphane l'avait attiré, car elle avait deviné qu'il était différent, un provincial, sans aucun doute, fragile, ayant vraiment besoin d'elle. Elle sentait d'instinct qu'il avait voyagé dans le paysage social, qu'il avait navigué entre des milieux différents. Elle avait saisi sur l'étal *L'Idiot* de Dostoïevski et lui avait demandé en souriant s'il connaissait ce roman. Il avait semblé désespéré. Ils avaient parlé, enfin surtout elle. Nathalie avait immédiatement compris que Stéphane était d'une nature timide. Il devait normalement éviter le contact des autres. Elle soupçonnait un esprit en autarcie, et derrière ses beaux yeux d'un marron sombre, un fond de caractère têtue proche de la terre. Il la touchait déjà par une pudeur inhabituelle, un manque apparent d'agressivité ou de désir de conquête. C'est en parlant sans cesse qu'elle avait réussi à l'appivoiser ce jour-là.

Voilà bientôt une demi-heure qu'elle roule. Elle débouche sur une belle ligne droite qu'elle connaît bien et que la nuit noire ne découvre qu'à la lueur de ses phares. Les nuages couvrent le ciel et un léger brouillard masque la chaussée. On n'y voit pas à vingt mètres. Ici, il n'y a jamais eu de lampadaires, c'est une zone industrielle.

Au bout de cette ligne droite, il y a sa liberté.